



HAL
open science

France, 1915-1916. De l'utilisation des témoignages sur le génocide des arméniens. L'exemple de la Revue des Deux Mondes

Pascal Plas

► **To cite this version:**

Pascal Plas. France, 1915-1916. De l'utilisation des témoignages sur le génocide des arméniens. L'exemple de la Revue des Deux Mondes. IiRCO. Mémoire des crimes de masse. Le génocide des arméniens, Lavauzelle, pp.89-99, 2016, 978-2-7025-1653-9. hal-02382707

HAL Id: hal-02382707

<https://hal-unilim.archives-ouvertes.fr/hal-02382707>

Submitted on 27 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

France, 1915-1916

De l'utilisation des témoignages sur le génocide des arméniens

L'exemple de la *Revue des Deux Mondes*

Pascal Plas, Directeur de l'Institut international de recherche sur la conflictualité
- Chaire d'excellence Gestion du conflit et de l'après-conflit, OMIJ, Université
de Limoges

À la veille de la Première Guerre mondiale, la France ne manque ni de grands quotidiens ni d'importantes revues et la presse en général est, en termes de tirages, probablement la plus importante d'Europe¹. Dès le début des hostilités, malgré la surveillance et la censure qui s'abattent sur tous les supports de communication, les lecteurs ont accès à de l'information diverse sur la guerre et sur les différents fronts sur lesquels elle se déroule². Certes il existe un flux de nouvelles bien plus important pour tout ce qui relève du front de l'ouest, toutefois, les Français n'ignorent pas ce qui se passe sur le front oriental, dans les Dardanelles en particulier après que le Corps expéditionnaire d'Orient y ait débarqué au début de l'année 1915 et que s'y déroule la bataille de Gallipoli jusqu'en janvier 1916. Plusieurs journalistes, sortes de « correspondants de guerre » avant l'heure, sont sur place³, envoyés par les quotidiens pour lesquels ils travaillent et qui consacrent, selon le déroulé des événements sur le front occidental, des entrefilets et des articles aux opérations en Orient. Lorsque le génocide des Arméniens se déroule, plusieurs chroniqueurs présents sur place sont donc à même d'en observer des parties en fonction du lieu où ils se trouvent et ainsi d'en avertir leur quotidien

¹ Pierre Albert, *La presse française*, Paris, La Documentation française, 2008, 215 p.

² *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, sous la direction de Rémy Porte et François Cochet, Paris, Robert Lafont, Collection Bouquins, 2008, 1120 p.

³ Cf. Christian Delporte, « Journalistes et correspondants de guerre », *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, sous la direction de Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, Paris, Ed. Bayard, 2013, pp. 675 et suiv.

en France⁴. Il y eut donc assez tôt une description directe des atrocités qui se commettaient, que le dépouillement de la presse tant parisienne que provinciale qui publie ces reportages mais aussi des extraits de documents émanant d'autres sources révèle bien.

Par ailleurs, dans des revues, dans des fascicules et dans de petites brochures, des publicistes, éditorialistes et écrivains divers produisent, avec plus de recul et souvent en croisant différentes sources, des analyses sur la situation sur les différents fronts. Il est fréquent que des journalistes réunissent en de petits volumes leurs articles plus ou moins réécrits. Dès 1916, la question de l'extermination de milliers d'Arméniens n'échappe pas à la règle et les écrits sur le crime qui se déroule en Turquie ne sont pas anodins. *La Revue des Deux Mondes*, une des grandes revues de l'intelligentsia de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} n'est pas en reste. Elle consacre des brèves dans sa Chronique de quinzaine et plusieurs articles de fond à différents aspects politiques de la guerre, la vie des États, les armements, les finances et l'économie, etc., mais aussi et surtout, dans une longue tradition d'études croisées sur différentes parties du monde, aux relations internationales et à des questions de géostratégie. C'est ce qui en fait l'originalité sans compter qu'outre les plumes prestigieuses qui y écrivent, les articles fournis sont souvent considérés comme de qualité⁵.

En 1916, dans la *Revue des Deux Mondes*, un auteur anonyme qui signe *** donne une longue communication sur le génocide des Arméniens. Ce papier d'une trentaine de pages constitue une réflexion originale sur le massacre mené par les Turcs depuis le mois d'avril en le mettant en relation directe avec l'Allemagne, ce qui explique le titre retenu : « La suppression des Arméniens, Méthode Allemande - Travail Turc ». Cet anonyme est en fait assez facile à identifier, il s'agit de René Pinon qui par la suite publie sous le même titre un ouvrage chez Perrin en 1916⁶. Comme de nombreux publicistes alors, il cumule plusieurs raisons sociales ; il est journaliste mais aussi professeur à l'École libre de sciences politiques, féru d'histoire, docteur en droit et docteur en lettres, auteur d'ouvrages et de chroniques sur les relations internationales aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Il est, à la *Revue des Deux Mondes*

⁴ Voir par exemple Henry Barby, correspondant du *Journal* pour le Caucase qui après avoir atteint Van observe toute l'horreur des colonnes de la déportation et en « fait le sujet principal de ses reportages », Vincent Duclert dans *La France face au génocide des Arméniens*, Paris, Fayard-Histoire, 2015, 435 p.

⁵ Fondée en 1829, la *Revue des Deux Mondes* est une très grande revue littéraire qui accueille les principales plumes des lettres quelles que soient les époques mais c'est aussi un mensuel de qualité en matière d'analyse comparée (France et reste du monde) économique, politique et sociale. Les relations internationales y tiennent une grande place de même que les questions de droit international. Elle est, à la veille de la guerre de 1914, la grande revue intellectuelle du temps, plutôt conservatrice mais apte à s'emparer de toutes les questions quelles qu'elles soient sur la planète. Cf. Gabriel de Broglie, *Histoire politique de la Revue des Deux Mondes*, 1829-1879, Paris, Perrin, 1979, 381 p.

⁶ Paris, Perrin, 1916, 75 p. L'ouvrage dans cette même année 1916 connaît 6 éditions.

depuis 1906 le spécialiste des affaires d'Orient⁷. Selon lui, le massacre des Arméniens est avant tout l'œuvre de l'Allemagne et les Turcs n'en sont que les exécutants. L'auteur impute une responsabilité morale à l'Allemagne qui a établi « *des doctrines de mort* » fondées sur des concepts violents de supériorité raciale et culturelle mais elle a aussi des responsabilités géostratégiques : face à l'enracinement des tensions avec la France, la Russie et l'Angleterre en Europe occidentale avant la guerre, l'Allemagne oriente ses ambitions économiques et expansionnistes vers l'Orient notamment la Turquie des Jeunes Turcs et ce « *au fur et à mesure que le chemin de fer de Bagdad s'allongeait à travers l'Anatolie et la Syrie septentrionale* ». Pour René Pinon, il est clair que l'Allemagne encourage le développement d'une « *grande Turquie* » qui empièterait de plus en plus en Perse, dans l'Azerbaïdjan, dans l'Ardélan et le Luristan voire en direction de l'Égypte. L'Allemagne entraîne donc la Turquie dans une spirale conflictuelle et « *a intérêt à la disparition des Arméniens en tant que constituant un groupement national et politique assez fort pour aspirer au moins à une autonomie administrative* ». René Pinon a déjà consacré plusieurs articles à la question de l'autonomie arménienne et montré combien l'Allemagne s'était agacée à partir de 1912 d'une prise de position commune de la plupart des pays européens en faveur des nationalités non turques⁸. Certaines publications en faveur des Arméniens existant en Allemagne à la veille de la guerre ne doivent pas leurrer l'opinion publique, à Constantinople l'ambassade d'Allemagne fait ouvertement savoir qu'elle n'est pas favorable à une émancipation arménienne qu'elle considère comme dangereuse pour son expansion économique et trop liée à la Russie⁹. « *Les intérêts des Allemands s'harmonisaient à merveille avec les haines séculaires des Turcs...* » déclare René Pinon pour conclure cette première partie d'article avant de donner des témoignages sur l'horreur des massacres qui sont en cours.

Les considérations générales qui sont l'essentiel du propos comprennent en effet une série de récits devant, selon l'auteur, confirmer son analyse. Les témoignages qui, par leur longueur,

⁷ René Pinon est particulièrement connu pour ses nombreuses publications sur l'extrême Orient en particulier sur la Chine, cf. l'ouvrage écrit avec Jean de Marcillac, *La Chine qui s'ouvre*, Paris, Perrin, 1900, 307 p.

⁸ Voir en particulier son article : « La réorganisation de la Turquie d'Asie » dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1913. Selon lui, Berlin n'avait adhéré à l'accord unanime des Cabinets conduisant à présenter un projet de réformes et d'organisation administrative des régions habitées par des Arméniens que parce que la Wilhelmstrasse craignait que son abstention voire son refus ne permit à ses ennemis d'augmenter leur influence en Turquie.

⁹ René Pinon fait référence aux travaux du docteur Lepsius sur les massacres de 1895 qui sont, selon lui, « réalisés dans un esprit de justice et de sympathie pour les Arméniens » mais il rappelle aussitôt sans citer ses sources que le baron de Wangenheim, à Constantinople, déclare ouvertement « nous détestons les Arméniens » qui « dans leurs montagnes dominant comme du haut d'un puissant bastion les défilés et les plaines où s'avance le chemin de fer de Bagdad... », *Revue des Deux Mondes*, 1916, p. 535.

constituent une partie en soi de l'article, présentent les conséquences d'une idéologie de violence et de terreur qui, sur le terrain, relayée par d'autres se traduit par des exactions répétées et assumées.

Il n'est pas inutile de reprendre ici quelques extraits de ces témoignages car il s'agit bien des premiers textes qui furent communiqués au public intellectuel dans une grande revue qui lui était destinée et qui ne laissaient que peu de place au doute sur ce qui se passait alors en Turquie même s'ils n'est pas facile d'en déterminer précisément la source.

L'un d'eux peut être clairement identifié. L'auteur lui-même avait laissé quelques pistes « *ce récit a paru in extenso dans la brochure Quelques documents sur le sort des Arméniens en 1915 publiée par le Comité de l'Union de secours aux Arméniens (Genève, Société générale d'imprimerie)* ». Il est recensé dans le travail extraordinaire de recollement de documents sur le génocide qu'ont réalisé Raymond H. Kévorkian et Yves Ternon sous le titre de *Mémorial du génocide des Arméniens*, parus au Seuil en 2015. Il s'agit du « *Récit de deux infirmières de la Croix-Rouge de nationalité danoise, précédemment employées à la Deutsche Militär-Mission d'Erzerum daté du 29 juillet 1915 sur les massacres dans les gorges de Kemah près d'Erzincan* »¹⁰. Le second relève plus d'un emprunt à un rapport officiel ou à une note de chancellerie. Quoi qu'il en soit, tous deux constituent un terrible témoignage à charge contre les bourreaux. Les deux textes ne sont pas totalement identiques, variation de traduction ou de la source utilisée¹¹, aussi en donnera-t-on ici la version telle qu'elle fut publiée dans les premiers mois de 1916 :

« Par l'intermédiaire du consul allemand d'Erzeroum, qui avait aussi la confiance des Arméniens, nous fûmes engagées par la Croix-Rouge d'Erzingan et nous y travaillâmes sept semaines. Alors, on donna quelques jours à la population d'Erzingan pour vendre ses biens, ce qui fut fait naturellement à des prix dérisoires. Dans la première semaine de juin, premier convoi... un soldat arménien, employé chez nous comme cordonnier, dit à sœur X... : « Maintenant, j'ai quarante-six ans et on me prend cependant comme soldat, quoique j'aie payé chaque année ma taxe d'exemption. Je n'ai jamais rien fait contre le gouvernement, et

¹⁰ 498 p. avec un glossaire, une table des cartes et des illustrations. Travail titanesque précieux et qu'on ne fait plus assez aujourd'hui que cette gigantesque entreprise de recollement de documents source pour étayer les pièces d'un dossier. Le texte se trouve aux pages 208-212.

¹¹ Les témoignages varient selon le document source utilisé, mais les différences ne portent que sur des points secondaires comme par exemple dans la Version Bryce/Toynbee, phrase 1 : « *Au début du mois de juin le docteur A. nous informa* », le docteur est plus ou moins identifié, alors que dans la version ***, phrase 1 : « *... Au mois de mars 1915, nous apprîmes par un docteur arménien, mort ensuite du typhus, que ...* ». Il arrive que le témoignage soit plus ou moins contracté ou développé selon le support, article de presse, texte de revue, brochure ou livre.

on m'enlève toute ma famille, ma mère qui a soixante-dix ans, ma femme et mes cinq enfants, et je ne sais où ils vont. » Il pleure surtout sur sa petite fille de un an et demi : « Elle est si jolie, de si beaux yeux ! » Il pleurait comme un enfant... Le lendemain il revint : « Je sais, ils sont tous morts ». Notre cuisinière turque nous raconta, en pleurant, que les Kurdes avaient attaqué, à Kemagh Boghaz, le misérable convoi, l'avaient pillé et en avaient tué un grand nombre.

Des soldats nous ont raconté comment ces malheureux sans armes avaient été tous massacrés. Il avait fallu quatre heures. Les femmes se jetaient à genoux, elles avaient jeté leurs enfants dans l'Euphrate... Un jeune soldat de bonne façon disait : « C'était horrible, je ne pouvais pas tirer, je fis semblant ». Nous avons du reste souvent entendu des Turcs exprimer leur blâme et leur pitié. Ils racontèrent qu'il y avait des chariots à bœufs tout prêts pour transporter les cadavres à la rivière et pour effacer les traces du massacre¹².

Depuis ce moment, arrivaient constamment des caravanes d'expulsés, tous emmenés pour être tués ; ... on attachait les mains des victimes et on les précipitait du haut des rochers dans le fleuve. On a usé de ce moyen quand les masses ont été trop grandes pour les tuer autrement.

Sœur X... et moi, nous décidâmes à accompagner à Kharpout un des convois. Nous ne savions pas encore que le massacre en route avait été ordonné par le gouvernement, et nous croyions pouvoir ainsi empêcher les brutalités des gendarmes et les attaques des Kurdes, dont nous connaissons la langue et sur lesquels nous avons de l'influence.

Nous télégraphiâmes alors au consul d'Erzeroum, lui racontant que nous avions été congédiées de l'hôpital et lui demandant, dans l'intérêt de l'Allemagne, de venir à Erzingan. Il répondit : « Impossible de quitter mon poste, j'attends des autrichiens qui doivent passer ici le 22 juin... ».

Le 17 juin au soir, nous rencontrâmes un gendarme qui nous raconta qu'à dix minutes de là, un grand convoi d'expulsés de Baiburt était arrêté. Il nous racontait d'une manière saisissante comment, peu à peu, les hommes avaient été massacrés et jetés dans le fond de la gorge : « Tuez, tuez, poussez-les ! », comment, à chaque village, les femmes avaient été violées, comment lui-même avait voulu s'emparer d'une jeune fille, mais on lui avait dit qu'elle n'était déjà plus une jeune fille ; comment on avait brisé la tête des enfants, quand ils

¹² Le soir du 11, on voyait des soldats rentrer chargés de butin. Turcs et Arméniens racontaient que beaucoup d'enfants morts étaient épars sur la route.

criaient ou retardaient la marche. « J'ai fait enterrer trois cadavres de jeunes filles pour faire une bonne action », telle fut sa conclusion.

Le matin suivant, nous entendîmes passer le cortège des expulsés sur la grande route qui mène à Erzingan. C'était une grande troupe, deux ou trois hommes seulement, tout le reste des femmes et des enfants. Beaucoup de femmes avaient l'air folles. Elles criaient : « Sauvez-nous, nous nous ferons musulmanes ou allemandes, ou tout ce que vous voudrez... ». D'autres se taisaient et marchaient patiemment avec quelques paquets sur le dos et leurs enfants à la main. D'autres nous suppliaient de sauver leurs enfants. Beaucoup de Turcs venaient chercher des enfants ou des jeunes filles, avec ou sans le consentement des parents. Il n'y avait point de temps pour réfléchir, car la troupe était sans cesse poussée en avant par des gendarmes à cheval, qui brandissaient leurs fouets. À l'entrée de la ville... il y avait comme un marché d'esclaves ; nous prenons nous-mêmes six enfants entre trois et quatorze ans qui se cramponnent à nous... Avec des cris de douleur, la troupe des misérables continue sa route, pendant que nous retournons à l'hôpital avec nos six enfants. Le Dr X... nous permet de les garder dans notre chambre... Le plus petit, fils d'un homme riche de Baiburt, caché dans le manteau de sa mère, le visage gonflé par les pleurs, ne peut se consoler. Un moment, il se précipite à la fenêtre, en montrant un gendarme : « Voilà celui qui a tué mon père... ».

Nous nous rendîmes ensuite à cheval dans la ville, afin d'obtenir pour ces enfants la permission de voyager. On nous dit que les autorités étaient en séance, pour décider du sort du convoi qui venait d'arriver... Dans la nuit, on frappa violemment à la porte et on s'informa s'il y avait là deux femmes allemandes. Puis, tout redevint tranquille, au grand contentement de nos petits. Leur première demande avait été si nous empêcherions qu'ils devinssent musulmans, et si notre croix (la croix rouge des infirmières), était la même que la leur. Alors ils furent calmés... Le Hodja (prêtre turc) de notre hôpital arriva et nous dit : « Si Dieu n'a pas de pitié, pourquoi voulez-vous avoir pitié ? Les Arméniens ont commis des cruautés à Van. Cela est arrivé parce que leur religion est ekasik (inférieure). Les Musulmans n'auraient pas dû suivre leur exemple, mais exécuter le massacre d'une manière plus clément.

Alors nous nous rendîmes chez le mutessarif lui-même. Cet homme avait l'air d'un démon en personne, et sa conduite correspondit à son apparence. Avec une voix de tonnerre, il nous cria : « Les femmes n'ont pas à se mêler de politique, mais devraient respecter le gouvernement ! ». Nous lui dîmes que nous aurions agi exactement de même, si ces malheureux avaient été des Musulmans, que la politique n'avait donc rien à voir dans notre

conduite. Il répondit qu'il ne voulait plus nous supporter et qu'il nous enverrait à Sivas... Il ne nous permit pas d'emmener les enfants, mais il envoya immédiatement un gendarme pour les faire sortir de notre chambre... Au moment de notre départ, on nous dit qu'ils étaient déjà tués et que nous n'avions plus aucune possibilité de faire une enquête...

En même temps que nous, voyageaient deux officiers turcs, qui étaient en réalité des Arméniens, à ce que nous dit le gendarme qui nous accompagnait... Ils cherchaient toujours à ne pas se séparer de nous ; le quatrième jour, nous ne les vîmes pas paraître. Quand nous nous informâmes d'eux, on nous fit comprendre que moins nous nous en occuperions, mieux cela vaudrait pour nous. En route, nous fîmes halte près d'un village grec. Un homme à figure sauvage était sur le passage. Il commença à nous parler et nous dit qu'il était posté là pour tuer les Arméniens qui passeraient, qu'il en avait déjà tué 250. Ils méritaient tous la mort, car ils étaient tous des anarchistes, des libéraux, des socialistes. Il raconta aux gendarmes qu'il avait reçu l'ordre téléphonique de tuer nos deux compagnons de voyage...

Un jour nous rencontrâmes un convoi d'expulsés, qui avaient dit adieu à leurs beaux villages et qui étaient, à cette heure, sur la route de Kemagh Boghaz. Nous avions dû stationner longtemps, pendant qu'ils défilaient. Nous n'oublierons jamais ce que nous avons vu ; un petit nombre d'hommes âgés, beaucoup de femmes, formes vigoureuses aux traits énergétiques, une foule de jolis enfants, quelques-uns blonds avec des yeux bleus ; une petite fille souriait, en voyant cet étrange spectacle, mais sur tous les autres visages, le sérieux de la mort : il n'y avait aucun bruit, tout était calme et ils défilaient en ordre, les enfants généralement sur des chars à bœufs ; ils passaient, quelques-uns nous saluant, tous ces malheureux qui sont maintenant devant le trône de Dieu et y élèvent leurs plaintes. Une vieille femme fut descendue de son âne, elle ne pouvait plus se tenir. L'a-t-on tuée sur place ? Nos cœurs étaient devenus comme de la glace.

Le gendarme qui nous accompagnait nous raconta alors qu'il avait accompagné un convoi de trois mille femmes et enfants de Mama Chatun, près Erzeroum, à Kemagh Boghaz : Hep gildi bildi, dit-il. « Tous loin, tous morts. » Nous lui dîmes : « Mais pourquoi les soumettre à cet affreux supplice, pourquoi ne pas les tuer dans leur village ? ». Réponse : « Cela est bien comme cela, ils doivent être misérables, et d'ailleurs, où pourrions-nous rester avec tous les cadavres ? Ils sentiront mauvais ! »

Une fois, nous rencontrâmes une grande quantité de travailleurs aux routes, qui avaient jusque-là accompli leur travail en paix. On les avait partagés en trois bandes : Musulmans,

Greco, Arméniens. Au près de ces derniers, étaient quelques officiers. Notre jeune Hassan s'écria : « On va tous les abattre ». Nous continuâmes notre route, en montant une colline. Alors notre cocher nous indiqua avec son fouet la direction de la vallée, et nous vîmes qu'on faisait sortir de la grande route ces gens, quatre cents environ, on les faisait mettre en ligne, au bord d'une pente du terrain. Nous savons ce qui est arrivé.

Dans un autre endroit, tandis que dix gendarmes fusillaient, des ouvriers turcs achevaient les victimes, avec des couteaux et des pierres... Douze heures avant Sivas, nous passâmes la nuit dans une maison du gouvernement. Longtemps un gendarme, assis devant notre porte, se chantait sans interruption à lui-même : Ermenlery hep kesdiler. « Les Arméniens sont tous tués ». Dans la chambre à côté, on parlait au téléphone. Nous comprîmes que l'on donnait des instructions sur la manière d'arrêter les Arméniens. On parlait surtout d'un Ohannès, que l'on n'avait pas pu trouver.

Une nuit, nous couchâmes dans une maison arménienne, où les femmes venaient d'apprendre la condamnation à mort des hommes et des femmes. C'était affreux d'entendre les cris de douleur. En vain, nous essayâmes de leur parler : « Est-ce que votre Empereur ne peut pas secourir ! » criaient-elles. Le gendarme dit : « Nous tuons d'abord les Arméniens, puis les Kurdes ». Il aurait certainement aimé à ajouter : « Et puis les étrangers ! ». Notre cocher grec avait à subir plus d'une cruelle plaisanterie : « Regarde, dans la fosse, il y a aussi des Grecs. »

Enfin nous arrivâmes à Sivas. »

Il est beaucoup plus difficile d'établir la provenance du second témoignage, l'auteur lui-même ne donnant aucune précision, se contentant d'affirmer qu'il s'agit « d'un document qui nous vient d'Arménie ; c'est un simple énoncé de faits, dans une forme sèche, presque administrative ». Il est probablement emprunté à un de ces nombreux rapports ou notes diplomatiques qui circulaient alors en Europe ou qui étaient traduits de la presse américaine. Quoi qu'il en soit, il ne manque pas d'intérêt.

« Environ un million d'Arméniens, qui peuplaient les provinces, ont été déportés de leur patrie et exilés vers le Sud. Ces déportations ont été faites très systématiquement par les autorités locales, depuis le commencement du mois d'avril. D'abord, dans tous les villages et

dans toutes les villes, la population a été désarmée par les gendarmes et par les criminels élargis des prisons à cet effet et qui commettaient, sous prétexte de désarmement, des assassinats, et faisaient endurer des tortures horribles. Ensuite, on a emprisonné en masse les Arméniens, sous prétexte qu'on trouvait chez eux des armes, des livres, un nom de parti politique ; à défaut, la richesse ou une situation sociale quelconque suffisait comme prétexte. Et enfin, on commença la déportation. D'abord, sous prétexte d'envoyer en exil, on expatria ceux qui n'avaient pas été emprisonnés, ou ceux qui avaient été mis en liberté faute d'accusation ; puis on les massacra. De ceux-ci, personne n'a échappé à la mort. Avant leur départ, l'autorité les a officiellement fouillés et a retenu tout argent ou objet de valeur. Ils étaient ordinairement liés séparément ou par groupe de cinq à dix. Le reste, vieillards, femmes et enfants, a été considéré comme épave et mis à la disposition du peuple musulman ; le plus haut fonctionnaire, comme le plus simple paysan, choisissait la femme ou la fille qui lui plaisait et la prenait comme femme, la convertissant par force à l'islamisme ; quant aux petits enfants, on en prit autant qu'on en voulait et le reste fut mis en route, affamé et sans provisions, pour être victime de la faim, si ce n'est de la cruauté des bandes. Les choses se sont passées ainsi à Kharpout. Il y a eu des massacres dans la province de Diarbékir, particulièrement à Mardine, et la population a subi les mêmes atrocités.

Dans les provinces d'Erzeroum, de Bitlis, de Sivas et de Diarbékir, les autorités locales ont donné des facilités aux déportés : délai de cinq à dix jours, autorisations de ventes partielles de biens et liberté de louer une charrette pour quelques familles ; mais, au bout de quelques jours, les charretiers les laissaient à mi-chemin et revenaient en ville. Les caravanes ainsi formées rencontraient le lendemain, ou parfois quelques jours après, des bandes ou des paysans musulmans qui les dépouillaient entièrement. Les bandes s'unissaient aux gendarmes et tuaient les rares hommes ou jeunes gens qui se trouvaient dans les caravanes. Ils enlevaient les femmes, les jeunes filles et les enfants, ne laissant que les vieilles femmes, qui sont poussées par les gendarmes à coup de fouet et qui meurent de faim à mi-chemin. Un témoin oculaire raconte que les femmes déportées de la province d'Erzeroum sont laissées dans la plaine de Kharpout, où toutes sont mortes de faim (quarante à cinquante par jour), et l'autorité n'a envoyé que quelques personnes pour les enterrer, afin de ne pas compromettre la santé de la population musulmane.

Une petite fillette nous raconte que lorsque les populations de Marsouan, Amassia et Tekat sont arrivées à Sari-Kichla (entre Sivas et Césarée) devant le Gouvernement même, on arracha les enfants des deux sexes à leurs mères, on les enferma dans des salles et on obligea

la caravane à poursuivre son chemin ; ensuite, on fit savoir aux villages voisins que chacun pouvait en prendre à son choix ; elle et sa compagne ont été enlevées et emmenées par un officier turc. Les caravanes de femmes et d'enfants sont exposées devant le gouvernement de chaque village où elles arrivent, pour que les musulmans fassent leur choix. La caravane partie de Papert fut ainsi diminuée et les femmes et les enfants qui restaient furent ensuite précipités dans l'Euphrate, devant Erzingha.

... Ces barbaries ont été commises partout, et les voyageurs ne rencontrent, sur toutes les routes de ces provinces, que des milliers de cadavres arméniens. Un voyageur musulman, pendant son trajet de Malatia à Sivas, qui dura neuf heures, n'a rencontré que des cadavres d'hommes et femmes. Tous les mâles de Malatia ont été amenés là et y ont été massacrés ; les femmes et les enfants sont tous convertis à l'islamisme. Zohrab et Vartkès, les députés arméniens au Parlement ottoman, qui ont été envoyés à Diarbékir pour être jugés par le Conseil de guerre, ont été, avant d'y arriver, tués près d'Alep.

Les soldats arméniens ont subi le même sort. D'ailleurs, tous ont été désarmés et ils travaillent pour construire des routes. Nous savons de source certaine que les soldats arméniens de la province d'Erzeroum, qui travaillent sur la route Erzeroum-Erzingha, ont été tous massacrés. De Kharpout seul, 1 800 jeunes Arméniens furent expédiés comme soldats à Diarbékir pour y travailler ; tous ont été massacrés aux environs de Arghana. On n'a aucune nouvelle des autres localités, mais certes on leur a fait subir le même sort.

Dans diverses villes, les Arméniens qui étaient oubliés au fond des prisons sont pendus. En un mois seulement, quelques dizaines d'Arméniens ont été pendus dans la ville de Césarée. Dans beaucoup d'endroits, la population arménienne, pour sauver sa vie, a voulu se convertir à l'islamisme, mais ces démarches n'ont pas été facilement accueillies, comme lors des grands massacres précédents. À Sivas, on a fait les propositions suivantes, à ceux qui voulaient se convertir à l'islamisme : confier leurs enfants, jusqu'à l'âge de douze ans, au gouvernement qui se chargera de les placer dans des orphelinats et accepter de s'expatrier pour aller s'établir là où le gouvernement leur indiquera.

À Kharpout, on n'a pas accepté la conversion des hommes ; quant aux femmes, on a exigé, pour leur conversion, la présence d'un musulman ayant accepté de prendre chacune d'elles comme femme en mariage. Beaucoup de femmes arméniennes ont préféré se jeter dans l'Euphrate avec leurs nourrissons, ou se sont suicidées chez elles. L'Euphrate et le Tigre sont devenus le tombeau de milliers d'Arméniens.

Ceux qui, dans les villes de la Mer Noire, comme Trébizonde, Samsoun, Kerasonde, etc., se sont convertis, ont été envoyés à l'intérieur, dans des villes habitées entièrement par des musulmans. Chabin-Karahissar s'étant opposée au désarmement et à la déportation, a été bombardée, et toute la population, celle de la ville comme celle des champs, de même que l'évêque, a été massacrée impitoyablement.

Enfin, de Samsoun jusqu'à Seghert et Diarbékir, aucun Arménien n'existe actuellement. La plupart sont massacrés, une partie a été enlevée et une partie s'est convertie à l'Islam.

L'histoire n'a jamais enregistré, n'a jamais parlé de pareille hécatombe ; on est porté à croire que, sous le règne du sultan Abd-ul-Hamid, les Arméniens étaient heureux. Mgr Ananis Hazarabedian, évêque de Papert, a été pendu sans que le jugement ait été confirmé par le gouvernement central. Mgr Besak Der-Khorenian, évêque de Kharpout, est parti au mois de mai pour aller en exil et à peine était-il éloigné de la ville qu'il fut cruellement tué. On n'a aucune nouvelle des autres évêques. Il est inutile de parler des prêtres martyrisés. Quand la population a été déportée, les églises ont été pillées et converties en mosquées, écurie, etc. On a commencé à vendre à Constantinople les objets du culte et les meubles des églises arméniennes, de même que les Turcs ont commencé à emmener à Constantinople les enfants des malheureuses mères arméniennes.

La population de Cilicie a été exilée dans la province d'Alep, ou à Damas où elle périra certes de faim. Le gouvernement n'a pas voulu garder même dans leur ville la petite colonie arménienne d'Alep et d'Ourfa, pour qu'elle puisse secourir ses malheureux frères qui ont été poussés vers le Sud.

Le projet du gouvernement est évidemment, pour en finir une fois pour toutes avec la question arménienne, d'évacuer les Arméniens des six provinces arméniennes et de la Cilicie. Malheureusement, ce projet est plus vaste encore et plus radical ; il consiste à exterminer toute la population arménienne dans toute la Turquie. Et il vient d'être mis à exécution même dans la banlieue de Constantinople. La plupart des Arméniens du district d'Ismidt et de la province de Brousse, d'Adabazar, de Gueyvé, d'Armache, sont, par force, envoyés en Mésopotamie, abandonnant leurs foyers et leurs biens.

... À Constantinople, la population, prise d'une grande frayeur, attend l'exécution de sa condamnation d'un moment à l'autre. Les arrestations sont illimitées et les personnes arrêtées sont aussitôt éloignées de la capitale ; la plupart certes ne sauveront pas leur vie. Ce

sont les commerçants en vue, nés dans les provinces, mais établis à Constantinople, qui sont pour le moment éloignés ... »

Il est certain en tout cas que René Pinon fut marqué durablement par le génocide des Arméniens puisqu'au lendemain de la guerre il prit position publiquement en faveur de l'autonomie de l'Arménie et alla jusqu'à devenir le rédacteur en chef de la revue *La voix de l'Arménie* qui parut de 1918 à 1919 ; c'était un bimensuel qui était édité à Paris et qui était clairement identifiée comme une publication du Mouvement arménophile français qui était l'organe de dénonciation du génocide¹³.

¹³ Dans l'éditorial du premier numéro René Pinon affirmait combien il était « *juste et nécessaire que, pendant cette guerre et après cette guerre, la voix de l'Arménie soit entendue. C'est l'objet de cette revue, son titre dit tout son programme* ». Faisaient partie du comité éditorial de la revue Clémenceau, Anatole France, Denis Cochin ; ils furent rejoints par Paul Doumer, Emile Doumergues, Salomon Reinach...